



TITRE: DU VOCABULAIRE DE MARC ET PHILIPPE AU DICTIONNAIRE ACAJUN DE MARC À PAUL À JOS : ENTREPRISES POPULAIRES DE DESCRIPTION DU PARLER DE LA BAIE SAINTE-MARIE

TITLE: FROM MARC AND PHILIPPE'S VOCABULARY TO MARC À PAUL À JOS' DICTIONNAIRE ACAJUN: POPULAR FOLK DESCRIPTIONS OF BAIE SAINTE-MARIE FRENCH

AUTEUR: CHANTAL WHITE, UNIVERSITÉ SAINTE-ANNE

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 21-22

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

ANNÉE: 2025

PAGES: 194 - 217

ISSN: 2369-6761

URI: [HTTPS://HDL.HANDLE.NET/11143/23714](https://hdl.handle.net/11143/23714)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/23714](https://doi.org/10.17118/11143/23714)

 Cet ouvrage est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons [Attribution 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).

Du Vocabulaire de Marc et Philippe au Dictionnaire Acajun de Marc à Paul à Jos : Entreprises populaires de description du parler de la Baie Sainte-Marie

Chantal White, Université Sainte-Anne

chantal.white@usaintanne.ca

Résumé : Paru pour la première fois en 1988, *Le Parler de la Baie Sainte-Marie : le vocabulaire de Marc et Philippe* de Félix Thibodeau (1988) s'inscrit dans un effort collectif, amateur et délibéré de singularisation du français parlé au sud-ouest de la Nouvelle-Écosse. Comme d'autres initiatives de ce que des linguistes ont nommé le métalangage populaire (Preston 2004), *Le parler de la Baie Sainte-Marie* et les ouvrages qui lui ont succédé contribuent à construire la variété, l'isoler des autres formes de français parlé en Acadie et en figer certains traits comme étant spécifiques à la région (Johnstone 2006). À travers ce qu'Asif Agha (2005 : 38) a appelé un processus « d'enregistrement », ces traits en viennent ensuite à symboliser l'identité et la culture acadienne de la Baie Sainte-Marie. Afin de mieux comprendre comment certains traits linguistiques en sont venus à s'imposer comme emblématiques de la variété qu'on reconnaît maintenant comme l'acadjonne, cet article s'intéressera à quatre initiatives de description linguistique populaires parues depuis 1976 dans la région.

Mots clés : Acadjonne, Baie Sainte-Marie, enregistrement, linguistique populaire, lexicographie profane

Abstract: First published in 1988, *Le Parler de la Baie Sainte-Marie: le vocabulaire de Marc et Philippe* by Félix Thibodeau forms part of a collective, amateur, and deliberate effort to distinguish the variety of French spoken in southwestern Nova Scotia. Similar to other initiatives that linguists have described as instances of *folk metalanguage* (Preston 2004), *Le Parler de la Baie Sainte-Marie* and subsequent works contribute to the construction of this variety, setting it apart from other forms of Acadian French and codifying certain features as specific to the region (Johnstone 2006). Through what Asif Agha (2005: 38) terms a process of “enregistrement,” these features come to symbolize the Acadian identity and culture of Baie Sainte-Marie. To better understand how particular linguistic traits have come to be regarded as emblematic of the variety now known as *acadjonne*, this article analyzes four popular initiatives of linguistic description published in the region since 1976.

Keywords: Acadjonne, Baie Sainte-Marie, enregistrement, folk linguistics, folk lexicography

1. Introduction : Pourquoi un Dictionnaire Acajun pour Marc à Paul à Jos ?

Le 8 décembre 2015, l'auteur-compositeur-interprète originaire de la Baie Sainte-Marie, Marc à Paul à Jos¹ lançait sur sa chaîne YouTube une vidéo annonçant la sortie de son troisième album *Le Dictionnaire Acajun* (2015)². Dans la vidéo, on retrouve l'artiste assis sur une chaise posée entre sa cuisinière et son comptoir de cuisine, attablé devant un micro sur pieds. Dans une simplicité désarmante, Marc à Paul à Jos nous donne un avant-goût des chansons qui figurent sur son dernier opus en relatant les gens qui y sont évoqués et en disant que « ben sûr, comme de coutume là, les chansons qui sont chantées, c'est toutes des chansons qui sont chantées comme en acajun là, de Clare là, de là je viens de »³. Pour la première fois, le disque s'accompagne d'un livret de plus de 20 pages « avec tous les paroles de tous les chansons » et sera disponible dans tous les bons commerces de Clare et sur son site web. D'ailleurs, la chanson éponyme de l'album s'ouvre sur une scénette qui se déroule dans l'un de ces commerces locaux « Su' Clarence à P'tit Freddie » où une vieille dame se plaint à son amie de n'avoir pas été comprise par une des jeunes caissières parce qu'« a savait pas quoi c'étaïque la différence entre une choppine ou une chattine, »⁴ chose à laquelle son amie répond que les jeunes de nos jours auraient besoin « d'un dictionnaire Acajun ». S'ensuit, sur fond de mandoline, une sorte de cadavre exquis de mots en français de la Baie qui sont enfilés en ordre alphabétique, à la manière d'un dictionnaire, faisant écho au célèbre ouvrage de Félix Thibodeau *Le parler de la Baie Sainte-Marie : le vocabulaire de Marc et Philippe*, paru en 1988.

Comme d'autres initiatives de ce que des linguistes ont nommé le métalangage populaire (Preston, 2002), *Le parler de la Baie Sainte-Marie* et les ouvrages qui lui ont succédé contribuent à construire la variété, l'isoler des autres formes de français parlé en Acadie et en figer certains traits comme étant propres et spécifiques à la région (Johnstone, 2006). À travers ce qu'Asif Agha a appelé un processus « d'enregistrement » (2005 : 38), ces traits en viennent ensuite à symboliser l'identité et la culture

1. Actif depuis 2013 sur la scène musicale acadienne, Marc LeBlanc, connu sous le nom de scène Marc à Paul à Jos (selon la tradition acadienne d'enfiler sa parenté en listant sa généalogie patrilinéaire ou matrilinéaire), est un artiste originaire de Clare qui compose de la musique folk-country dans le dialecte local de la région, qu'il appelle acajun, sur le quotidien des gens de sa région d'origine.

2. Marc à Paul à Jos, *Le Dictionnaire Acajun – Neuve Album*, mis en ligne le 7 décembre 2015 sur <https://www.youtube.com/watch?v=O7nUstreCm4> [Page consultée le 3 juillet 2025]

3. Comme nous le verrons plus loin dans l'article, la variété de français acadien parlé à la Baie Sainte-Marie est une variété de français souvent décrite par les linguistes comme étant la variété la mieux conservée du français acadien, c'est-à-dire qui reflète le mieux la langue que parlaient les premiers Acadiens déportés à leur retour en Acadie. Les gens de la Baie désignent cette variété à la fois comme du français, du français acadien, de l'acadien ou, dans un souci de représenter certains traits phonétiques emblématiques de la région, de l'acadjén, de l'acadjonne ou ici, comme Marc à Paul à Jos, de l'acajun. La graphie la plus courante est acadjonne mais tous ne s'entendent pas pour désigner la variété ainsi ou pour se l'approprier.

4. Le lien suivant vous donne accès à la chanson au complet avec paroles <https://www.youtube.com/watch?v=A-7Ko8O-IVMs> [Page consultée le 3 juillet 2025]

acadienne de la Baie Sainte-Marie. Afin de mieux comprendre comment certains traits phonétiques, lexicaux et morphologiques en sont venus à s'imposer comme appartenant au parler de la Baie Sainte-Marie et à être perçus comme constitutifs, voire emblématiques, de la variété qu'on en est venu à reconnaître comme l'acadjonne (ou l'acajun), cet article se penche sur quatre initiatives de description linguistique populaires parues depuis 1976 à la Baie Sainte-Marie. Le rôle que jouent les dictionnaires traditionnels dans l'établissement d'une norme et la consolidation d'un standard est généralement admis mais qu'en est-il d'initiatives populaires qui visent à délimiter, documenter et décrire des micro-variétés à portée géographique beaucoup plus restreintes? En quoi ces initiatives contribuent-elles aussi à l'établissement d'une certaine norme de ce que sont et ce que doivent être les variétés qu'elles disent décrire?

À partir d'une étude des paratextes et du matériel linguistique présenté, on s'intéressera non seulement aux traits linguistiques les plus saillants retenus comme représentatifs de cette variété mais aussi aux discours sur cette variété et sur ses locuteurs afin de dégager les idéologies linguistiques qui sous-tendent ces entreprises amateurs de description linguistique. Reconnaisant que la frontière entre descriptions populaires et descriptions scientifiques est poreuse et que les deux discours s'influencent mutuellement dans ce que Johnstone décrit comme une « circularité méthodologique » (Johnstone, 2013 : 8) la première partie de cet article esquisse un bref portrait de la place qu'a occupée le français parlé à la Baie Sainte-Marie dans la tradition de la linguistique acadienne. Je tenterai ensuite de définir l'objet qui nous intéresse en m'appuyant sur les travaux en linguistique populaire et en lexicographie profane avant de procéder à la description et l'analyse de ces artefacts et de l'image qu'ils véhiculent de la variété dans la dernière partie.

2. Le français parlé par les Acadiens de la Baie Sainte-Marie, variété phare des linguistes

En contexte canadien, le terme francophone est généralement utilisé pour désigner les personnes dont la première langue apprise et encore comprise est le français. Il s'agit d'une définition plus restrictive que celle qu'on emploie plus fréquemment à l'échelle de la francophonie internationale où peut se dire « francophone » un individu qui est en mesure de s'exprimer en français. Selon cette définition toute canadienne, en Nouvelle-Écosse, les francophones ne représentent que 3,6% de la population totale de la province, selon les données de recensement de Statistiques Canada de 2021 (Auclair, Frigon et St-Amant, 2023)⁵. En Nouvelle Écosse, les francophones sont principalement répartis entre les municipalités de Clare, d'Argyle (au sud-ouest de la Nouvelle-Écosse), l'agglomération urbaine d'Halifax au centre de la province, le comté de Richmond qui comprend l'Île Madame et la région de Chéticamp au Cap-Breton, au nord-est de la province. C'est dans la région de Clare où le poids démographique des francophones est le plus fort et où la connaissance du français est la

5. Sont exclues de ce chiffre les personnes qui auraient identifié deux premières langues apprises et encore comprises (français et anglais). Statistiques Canada ne fait pas de distinction entre les différentes variétés de français parlées au Canada.

plus élevée. Selon les données de recensement de Statistiques Canada, 69.6% des habitants de cette municipalité connaissent le français. Clare est suivie de près par la municipalité d'Argyle, sa voisine la plus proche, avec 57,2% et la municipalité de Richmond, à l'autre extrémité de la province qui, avec ses 56% d'habitants qui peuvent parler le français, ne se situe pas trop loin derrière (Auclair, Frigon et St-Amant, 2023).

Dans ces trois régions, la majorité des francophones sont de descendance acadienne. La région de la Baie Sainte-Marie, qui se trouve dans la municipalité de Clare, se targue souvent d'être la première région où les Acadiens sont revenus s'établir à compter de 1768, après les déportations qui ont débuté en 1755. On délimite généralement la Baie Sainte-Marie comme la série de villages s'échelonnant le long du littoral allant de Digby à Yarmouth, une région que les anglophones de la province dénomment « the French Shore » ou la côte française. La municipalité de Clare, qui englobe mais ne se limite pas aux villages bordant le littoral de la Baie Sainte-Marie, comprend une population de 8018 personnes (recensement de 2016) résidant dans une vaste zone côtière et intérieure de 852 km².

La variété de français parlée à la Baie Sainte-Marie est sans conteste, avec celle parlée dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, une des variétés du français acadien la plus souvent décrite. Même si, comme l'ont démontré Arrighi, Roussel, Violette et Snider dans une recension récente des travaux en linguistique acadienne (Arrighi et al., à paraître), la Nouvelle-Écosse fait souvent figure de parent pauvre à côté de la province voisine du Nouveau-Brunswick, la variété de français de la Baie Sainte-Marie, particulièrement celle parlée par les locuteurs les plus recherchés en dialectologie (Norm : Non-mobile, older, rural and male), est l'une des chouchous de la linguistique acadienne qui s'y tourne et s'y réfère comme « la variété la plus conservatrice » du français acadien encore parlée (Flikeid, 1994). Cette « fenêtre sur le passé », comme l'a souvent qualifiée Philip Comeau qui, avec Ruth King, s'est notamment intéressé à la persistance du passé simple, n'est pourtant pas dépourvue de facteur d'innovation, comme l'a souligné Stefanie Fritzenkötter. En effet, délaissant les locuteurs traditionnels, Fritzenkötter s'est efforcée de documenter le parler de la jeune génération, souvent décrié comme un symbole de l'assimilation en raison de l'influence de l'anglais qui s'y fait entendre. Dans un chapitre portant sur l'utilisation de l'adverbe *back* dans la variété parlée par les jeunes élèves de l'école secondaire de Clare, Fritzenkötter affirme que

The variety examined is both archaic and innovative at the same time. On the one hand, archaic and dialectal features such as the negator “point”, the 3rdperson plural inflectional ending “-ont” or the *je collectif* prevail in the language used by Baie Sainte-Marie adolescents. On the other hand, the adolescents integrate more and more English words and structures into their idiolects. The adolescents are conscious of the increase of English structures in their speech, even though, as King (2008: 137) puts it for other Acadian French varieties, “the degree of English influence claimed is sometimes not supported by the data provided.” (Fritzenkötter, 2014 : 53)

Avant King, Flikeid avait été l'une des premières à remettre en question le qualificatif « moitié anglais moitié français » utilisé pour décrire (et le plus souvent déplorer) le parler des jeunes de la Nouvelle-Écosse (Flikeid, 1989). Quoiqu'il en soit, dans la plupart des travaux de description linguistique de la langue de la Baie Sainte-Marie, ce sont les aspects dits « plus traditionnels » sur lesquels on insiste alors que ce sont les travaux menés par des chercheurs internationaux ou n'appartenant pas au groupe de chercheurs acadiens qui s'intéressent à l'influence de l'anglais (Fritzenkötter, 2014, 2015, 2016; Petras, 2016).

Les premiers travaux en linguistique acadienne, notamment ceux de Pascal Poirier et de Geneviève Massignon, ont surtout porté sur le lexique qu'on comparait avec celui des régions de France d'où étaient partis les premiers colons acadiens afin d'en établir la filiation. Ainsi, peut-être en raison de cet héritage des travaux fondateurs (Arrighi et al., à paraître : 9), le lexique a, du moins dans les débuts de l'institutionnalisation de ce champ d'étude, occupé la part du lion des ouvrages scientifiques consacrés au français parlé en Acadie. Dans la bibliographie annotée de plus de 400 titres de travaux sur le sujet de la langue parlée en Acadie qu'Edward Gesner fait paraître en 1986 afin de « fêter en quelque sorte le centenaire de la linguistique acadienne » (Gesner, 1986 : 1), le lexique est au cœur des préoccupations des chercheurs avec près du quart des travaux qui y sont consacrés. Cependant, force est de constater que dans les 40 dernières années, depuis le travail de recension de Gesner, l'intérêt pour le lexique et son ascendance toute française a cédé le pas aux travaux en morphologie et en syntaxe et à un intérêt grandissant pour la sociolinguistique.

La région de la Baie Sainte-Marie n'échappe pas à cette tendance dans les travaux scientifiques, où « le lexique de la région demeure le parent pauvre » (Peter et White 2022 : 134). Cependant, l'intérêt pour le lexique est repris dans les travaux de description amateurs qui souvent se servent des mots qu'ils estiment être propres et uniques à leur région comme des porte-étendards identitaires. Ce sont précisément ces entreprises de description populaires, les travaux de ceux que Karine Gauvin, dans sa recension du travail lexicographique mené sur le français acadien, appelle affectueusement « Les amoureux de la langue » (Gauvin, 2014), qui m'intéresseront dans les prochaines pages.

3. Des « amoureux de la langue » aux « lexicologues profanes/parasites » : pourquoi s'intéresser à ces entreprises de description populaires?

J'aborde ces entreprises de description linguistique populaires comme autant d'exemples de ce que Nancy Nzedelsky et Dennis Preston ont appelé la « folk linguistics ». Dans leur ouvrage sur le sujet, ces deux auteurs nous somment de porter attention à non seulement a) ce qui se passe dans la langue, b) comment les gens y réagissent, et c) comment ils interprètent ce qui se passe dans la langue. À l'instar de Hoenigswald, ils nous invitent à descendre de notre tour d'ivoire, rappelant que « It will not do to dismiss these secondary and tertiary modes of conduct merely as sources of error » (Hoenigswald 1966: 20). Preston ira plus loin en affirmant qu'il est non seulement erroné mais aussi

dangereux d'ignorer ce que les gens pensent et croient de la langue. Une telle approche, ne donne, selon lui, qu'une description partielle de la langue et de ses locuteurs (Preston, 2002 : 22).

Pour Preston et Nzielensky, en tant que la partie la plus sensible de la langue et la plus immédiatement accessible à la discussion et à la réflexion, le lexique est l'objet par excellence de la linguistique populaire :

In 1.1.2 we have shown the *primacy of the "word" as the folk linguistic object par excellence*, and discussions of word meanings [...] are common. [...] The folk also see words as "classifiable," that is, belonging to certain groupings [...] as we shall see, those classifications, perhaps not surprisingly, also bear heavily on social rather than strictly linguistic characteristics. (Nzielenski et Preston, 2000 : 266)

Ainsi, comment les gens classifient les mots qui leur sont propres, comment ils en parlent, en dit autant sur leur façon de percevoir l'utilisation de la langue en contexte social et les valeurs sociales dont ils l'investissent que sur la variété linguistique en question. En Nouvelle-Écosse, la production lexicographique amateur est assez importante et remonte aux années 80. En 1988, Ephrem Boudreau fait paraître le *Glossaire du vieux parler acadien de Rivière Bourgeois* au Cap-Breton et, la même année, Félix Thibodeau fait paraître *Le parler de la Baie Sainte-Marie, Nouvelle-Écosse : le vocabulaire de Marc et Philippe*. Ce genre de travail lexicographique amateur qui porte généralement sur des aires géographiques bien circonscrites et que leurs auteurs décrivent eux-mêmes comme « une modeste gerbe à côté du magistral Glossaire de Pascal Poirier » (Boudreau, 1988 : 22), un « faisceau qu'on confiera au Centre d'études acadiennes » (Boudreau, 1988 : 22), dans l'espoir de conserver quelques traces d'un parler en cours d'évolution (Boudreau, 1988), se rangent dans la catégorie de ce que Barbara Johnstone a appelé, à l'instar des travaux de Nzielensky et Preston, les *folk dictionaries*. Dans une communication donnée à Limerick en 2006, Barbara Johnstone s'était intéressée au dictionnaire populaire de Sam McCool, son fameux *New Pittsburghese : How to sound like a Pittsburgher* (1982). Réédité à maintes reprises depuis sa première publication en 1982, cet ouvrage est un artefact qui s'inscrit dans tout un courant de construction et de réification d'un parler qui serait emblématique de la ville de Pittsburgh aux États-Unis et qui, par le fait de sa publication et de sa circulation dans des boutiques souvenirs entre autres, y contribue (Johnstone, 2006).

Du côté francophone, les travaux de Nadine Vincent ont porté sur ce qu'elle appelle des travaux de lexicographie profane « par opposition à ce que serait une lexicographie sacrée, cette dernière étant construite en respect d'une certaine tradition, de certains termes, voire de certains dogmes » (Vincent, 2020 : 110). Par lexicographie profane, Diane Vincent entend une lexicographie qui se fait, comme Amélie Cure l'avait si brillamment décrite, « hors du temple » (citée dans Achard-Bayle et Cure, 2008 : 31). La lexicographie profane serait donc le fait de personnes qui ne sont pas nécessairement formées en lexicographie ou en linguistique mais qui ont un intérêt pour la chose. S'étant intéressée aux dictionnaires de l'Ancien français, Amélie Cure précisait que

le dictionnaire non scientifique ou préscientifique n'est pas un objet linguistique spontané [comme le serait d'autres types d'artefact d'enregistrement] : il participe d'un savoir, d'une organisation, d'une méthode. Il ne semble donc pas s'inscrire dans la linguistique populaire. Pourtant jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ce type de dictionnaires est l'œuvre d'érudits. À cette époque, l'érudit est considéré par l'institution comme un amateur. Sa démarche, contrairement à celle du spécialiste, est plus « expérimentale », moins scientifique et son savoir, plus empirique. (Achard-Bayle et Cure, 2008 : 30)⁶

Laissant de côté toute une discussion autour de la notion de spécialiste ou d'expertise, il m'apparaît clair que, dans le sens qu'en donne Cure ou Vincent, l'étiquette profane ne comporte pas les mêmes connotations péjoratives que d'autres qu'on aurait tenté d'y substituer comme amateur ou naïve et permet quand même d'y reconnaître tout un travail d'érudition qu'on perçoit aisément dans la plupart des ouvrages qui m'intéresseront ici.

Au terme de lexicographie profane qu'elle utilise comme point de départ, Vincent y substitue graduellement celui de « lexicographie parasite » pour désigner une certaine branche de la lexicographie profane, telle qu'elle est pratiquée au Québec, son terrain d'expertise, et ses dérives plus dangereuses. Dans son article, Vincent s'intéresse particulièrement à des ouvrages de lexicographie profane qui ont connu un certain succès à l'étranger comme par exemple, le très controversé *Dictionnaire québécois—français pour mieux se comprendre entre francophones* de Lionel Meney, et qui, de par leur circulation outre-frontières, ont contribué à y véhiculer une certaine image du français parlé au Québec que des spécialistes du français québécois, notamment Mercier et Verreault (2002), ont « jugée inexacte, voire caricaturale » (Vincent, 2020 : 114). Ainsi, ce qui préoccupe particulièrement Vincent dans son article, c'est la contribution de ces discours profanes à la construction d'une variété et son image au-delà de ses frontières. Cette lexicographie est appelée parasite parce qu'elle « peut perturber la communication en émettant des signaux incompréhensibles et usurpe l'identité du dictionnaire, s'appropriant son autorité et sa crédibilité » (Vincent, 2020 : 122).

4. Le regard des profanes sur le français de la Baie Sainte-Marie

Force est de constater que la plupart des artefacts de lexicographie profane qui m'intéressent ici sont d'abord et avant tout destinés à une consommation interne, et qu'à l'exception de l'exemple mentionné en introduction, *Le dictionnaire Acajun de Marc à Paul à Jos*, qui en fait un usage très particulier, voire presque carnavalesque, ils n'ont certainement pas la prétention de se considérer « dictionnaire ». Leur diffusion, contrairement aux ouvrages dont se préoccupe Vincent qui ont tous connu un certain succès commercial, est beaucoup plus restreinte. Il n'en demeure pas moins qu'ils contribuent à véhiculer une certaine image de la langue locale et de ses locuteurs et, qu'en tant que

6. Dans cet article, Achard-Bayle rend hommage à son étudiante Amélie Cure, décédée subitement alors qu'elle était en début de carrière dans un tragique accident de voiture, en citant sa proposition initiale pour ce numéro spécial de *Pratiques* sur le langage populaire qui lui est dédié.

tel, ils méritent que l'on s'y intéresse, même si cette image ne connaît pas une large diffusion au-delà du territoire où cette langue est ou était traditionnellement parlée. Comme nous le rappelle Barbara Johnstone

“Pittsburghese” exists only in talk about talk, in textual artifacts like *How to Speak Like a Pittsburgher*, in conversations about local speech, in oral parodies. Such representations of local speech constitute a set of linguistic prescriptions: a dictionary and a grammar for the imagined local variety known as “Pittsburghese” (Johnstone 2006 : 5)

Ainsi, à l’instar de Johnstone, nous pouvons dire que « le dialecte Acadjonne », « l’Acajun », « le vocabulaire de Marc et Philippe » ou « la langue de Rose-Alba », existent d’abord et avant tout dans ce que les gens en disent, dans ce genre d’artefacts qui constituent autant de prescriptions sur ce que les gens de la région de la Baie Sainte-Marie disent et surtout comment ils le disent.

4.1. Le dialecte « Acadjonne » dans les pages du *Petit Courrier*

La première instance du mot « acadjonne » pour désigner la variété qui est parlée à la Baie Sainte-Marie paraît dans les pages du *Petit Courrier de la Nouvelle-Écosse* en 1976. À l’époque, le seul hebdomadaire francophone de la province de la Nouvelle-Écosse est publié à partir de ce que les gens de la région de Par-en-bas appellent communément la « ville (anglaise) », Yarmouth. Le 19 août 1976, en page 9 de l’hebdomadaire, sous le titre évocateur de « le dialecte “Acadjonne” des Acadiens de la Baie Ste-Marie » le journal publie une liste intégrale de mots acadiens « ainsi que leurs versions internationales compilée par Phil Comeau⁷ ». La liste que le *Petit Courrier de la Nouvelle-Écosse* publie dans son intégralité dans son édition du 19 août est un mélange de mots en usage à la Baie Sainte-Marie et qui n’ont pas d’attestations ailleurs en Acadie ou très peu comme « beurgotter » pour « klaxonner »⁸, de mots propres au français acadien « bâsir » pour « partir vite », et d’épellations non-standards qui représentent soit des prononciations propres aux particularités phonétiques de la Baie (« appartchonne », « appartient » pour l’équivalent « posséder »), soit de l’Acadien en général (« beurbis » pour « brebis »). La première édition de la liste (Comeau, 1976a), publiée de façon séquentielle et pas toujours régulière au courant de l’été 1976⁹ est accompagnée d’un long préambule qui décrit le projet que s’était fixé Phil Comeau, son auteur :

7. Il s’agit selon toute vraisemblance de Phil Comeau (*1956), le cinéaste originaire de la Baie Sainte-Marie, alors âgé de 20 ans qui aurait été aux études à cette époque.

8. « Beurgotter » aussi relevé sous la forme « borgoter » existe ailleurs en Acadie pour parler très fort mais ce n’est que dans le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse et au Cap Breton qu’il revêt le sens de klaxonner. (Cormier, 1999 : 101)

9. Un dépouillement complet des éditions de l’hebdomadaire au cours du printemps et de l’été 1976 révèle que le travail de Comeau fait sa première apparition le 15 avril 1976, la suite sera présentée dans les éditions du 22 avril (Comeau, 1976b) et du 27 mai (Comeau, 1976c). Cette première série se terminera à la lettre « c » et le mot « cotti » qui donne comme équivalent bois pourri, pour ne réapparaître, dans son intégralité que le 19 août 1976 (Comeau, 1976d)

J'ai entrepris ce travail il y a un an et demi. Je m'attendais à recueillir quelques centaines de mots. J'en ai présentement un mille. En faisant des enquêtes auprès des jeunes et des vieillards je me suis vite aperçu que la baie Sainte-Marie possédait un langage véritablement archaïque. Je me suis rendu compte que quatre-vingt pour cent des mots Acadjonne sont des déformations de mots de France. (Comeau, 1976a : 17)

Ainsi, comme le laisse entendre Comeau, la grande majorité des mots répertoriés dans sa liste ne sont en fait pas des spécificités lexicales propres à la Baie, puisque ces mots circulent également en France, mais ils s'y prononcent différemment qu'à la Baie, où ils seraient, pour reprendre l'expression malheureuse de Comeau, « déformés ». Comeau précise que

Les autres mots sont soit; 1. Des mots conservés dès l'origine de la langue et qui ne se trouvent plus dans le dictionnaire Académique, 2. Des mots simplement inventés par les colonisateurs français au XVII^e siècle, pour exprimer les nouveautés apparues dans le milieu, 3. Des mots empruntés aux Indiens [sic.] ou 4. Des mots que l'on trouve dans le dictionnaire Académique, mais avec une définition autre que celle de l'académie. (Comeau, 1976a : 17)

Bien que Comeau apporte ces précisions sur l'origine des différents mots qu'il a répertoriés, la liste de mots qu'il nous présente dans les pages de l'hebdomadaire, parce qu'elle se contente de fournir l'équivalent des mots dans leur « version internationale », ne permet pas de distinguer entre ces cinq catégories de mots. Au moment de cette première apparition de l'appellation acadjonne pour désigner le français parlé par les gens de la Baie Sainte-Marie, *Le Petit Courrier de la Nouvelle-Écosse* (fondé en 1937) a une diffusion limitée – ses opérations se limitent au sud-ouest de la Nouvelle-Écosse et, bien qu'il espère rejoindre un lectorat provincial, sa vocation provinciale et sa prétention de desservir l'ensemble des francophones de la Nouvelle-Écosse ne sera entérinée que l'année suivante en octobre 1977¹⁰. C'est en somme assez particulier que la liste soit publiée dans les pages du journal en terme du public visé. Il ne s'agirait donc pas d'un glossaire à l'intention des touristes comme il s'en voit au Rendez-vous de la Baie, le centre d'information touristique situé à Pointe-de-l'Église, sur le campus de l'Université Sainte-Anne, mais plutôt d'une liste de mots que les lecteurs du *Courrier* connaissent probablement déjà bien même s'ils connaissent peut-être un peu moins bien leur « version en français international ». Cela étant dit, Comeau justifie l'entreprise en affirmant que alors qu'il poursuivait ses recherches auprès d'autres jeunes de la région, il découvrait que « la plupart d'entre eux entendaient encore de temps en temps, des anciens mots de leurs pères et ils en ignoraient le sens » (Comeau, 1976a : 17). Si pour lui, le parler des jeunes de son âge est de plus en plus touché par l'anglicisation, il devient dès lors impératif de consigner les mots propres à la région : « il est normal et important de recueillir nos vieux mots savoureux avant qu'il ne soit trop tard! » (Comeau, 1976a : 17). L'objectif pour Comeau est donc double, la préservation d'une trace du parler « Acadjonne », face à l'influence grandissante de l'anglais dans la région et aussi sa valorisation. Faisant écho à ce qu'avait

10. L'édition du 27 octobre 1977 qui suit le déménagement des bureaux du *Courrier* annoncé la semaine précédente délaie l'appellation « Petit » et devient *Le Courrier de la Nouvelle-Écosse*.

déclaré Poirier dans le premier chapitre du *Parler franco acadien et ses origines* (1928), Comeau réitère que « notre langue n'est pas du patois »¹¹ et comme lui, il décrète l'importance de « garder la fierté d'être acadjonne [... en] respect[ant] notre langue et [en la] conserv[ant] » (Comeau, 1976a : 17)¹².

4.2. « Le vocabulaire de Marc et Philippe »

En première page de l'édition du 15 avril 1976 où paraît pour la première fois l'appellation acadjonne, on prépare le lancement du livre *Dans Note Temps avec Marc et Philippe* avec un profil de son auteur, Félix Thibodeau. Ce livre, sans doute très attendu des lecteurs du *Petit Courrier de la Nouvelle-Écosse*, est le tout premier recueil des chroniques de ce que Thibodeau appelait « sa petite histoire », sorte d'historiographie vivante publiée en feuilleton dans les pages de l'hebdomadaire. Entre 1972 et 1979, les lecteurs du *Petit Courrier* devenaient, le temps de cette chronique, témoins privilégiés des échanges entre deux octogénaires fictifs de la région de la Baie Sainte-Marie, Marc et Philippe et leurs épouses respectives, Mélonie et Philomène, dans lesquels ces derniers se remémoraient des souvenirs de leur jeunesse. Dans la première édition de la chronique « Dans note temps », le chroniqueur affirme avoir « [pris] la liberté d'employer “le parler de par chu nous” » pour livrer, à travers les personnages fictifs de Marc et Philippe, les souvenirs que lui ont confiés son « cher père » ou « d'autres personnes âgées avec qui [il a eu] le bonheur de causer » (Thibodeau, 1972 : 19). La chronique de Thibodeau n'est pas sans rappeler celle de ceux que le *Petit Courrier* appelait affectueusement « Nos deux philosophes », M. Henri Krichepou et Luc à Baptiste à Mandé, deux autres personnages fictifs qui, dès la deuxième édition de l'hebdomadaire en 1937, s'échangeaient leurs opinions, tout en parlant « comme parlaient nos grands-pères [de sorte à ce que] tout le monde p[uisse] comprendre » (Le petit Courrier, 1937)¹³.

11. Dans le premier chapitre de son ouvrage, Poirier écrivait au sujet de la langue française parlée en Acadie « Cette langue n'est pas un dialecte qui leur est exclusivement particulier; c'est moins encore un patois : c'est le français même qui se parlait dans la Touraine et le nord-ouest du Berry, au milieu du XVII^e siècle » (Poirier, 1928, p. 2)

12. Dans la préface de son ouvrage qu'il décrit comme « un essai de réhabilitation du parler franco-acadien » Poirier écrit que « La crainte qu'éprouve le paysan acadien de parler sa langue devant les étrangers et même en présence de toute personne “éduquée”, est chose dangereuse pour lui, au point de vue national. Elle ouvre une écluse à la marée montante de l'anglicisme, qui déjà déborde [...] Pour un Acadien, rougir de sa langue maternelle, c'est un peu rougir de la France » (Poirier, 1928, p. 7 « préface »)

13. *Le Petit Courrier* nous les présente de façon vague et mystérieuse dans une introduction à leur première chronique en ces termes : « Ce dont [sic.] deux personnages qui vivent depuis longtemps déjà dans nos cantons mais, à cause de leur existence plus ou moins mystérieuse, la plupart de notre monde ne les connaît pas. Une pauvre cahute, située dans les bois à quelques miles [sic.] d'un certain village, constitue leur demeure [...] leur plus grande joie étant de s'entretenir de mille et une chose qui passent par l'esprit de tout le monde » (Le Petit Courrier, 1937 : 4). Ainsi, en ne fournissant que des informations biographiques vagues sur ces deux personnages fictifs, *le Petit Courrier* nous les présente comme deux personnages à l'image du lectorat imaginé de l'hebdomadaire naissant, originaires respectivement du comté de Digby et du comté de Yarmouth.

Les adeptes de la petite histoire de Félix Thibodeau devront attendre plus de dix ans après la parution du premier recueil pour que leur auteur fasse paraître en 1988 *Le Parler de la Baie Sainte-Marie : le vocabulaire de Marc et Philippe*, sorte de clef de lecture pour rendre les dialogues de Marc et Philippe plus accessibles aux lecteurs des plus jeunes générations. En effet, lorsqu'on le compare au travail étudiant présenté par Phil Comeau dans les pages du *Petit Courrier* qui dans son ensemble constitue et représente « le dialecte “Acadjonne” de la Baie Ste-Marie », *Le Parler de la Baie Sainte-Marie : le vocabulaire de Marc et Philippe* se fait un peu plus explicite. Il ne s'agit en fait pas simplement, comme le dit son auteur, de « recueillir les mots et expressions qui sont plus ou moins typiques [sic.] de la région de la Baie Sainte-Marie » (Thibodeau, 1988 : 7), mais plutôt de consigner à l'écrit une trace des termes qui étaient propres à cette région mais « qui ne figurent pas tellement dans la conversation courante des gens de nos jours » (Thibodeau, 1988 : 7).

Comme le laisse supposer le sous-titre de l'ouvrage, Marc et Philippe (et dans une moindre mesure, leurs épouses) occupent une place de choix dans l'ouvrage que propose Thibodeau dont les entrées alphabétiques sont entrecoupées de 19 dialogues servant à illustrer certains des mots qui y sont répertoriés. Fidèle à la tradition de la lexicographie acadienne telle qu'inaugurée par Poirier et Massignon (Gauvin, 2014), l'approche de Thibodeau est différentielle : « Nos ancêtres employaient beaucoup de mots et expressions très conformes au français international; l'auteur ne s'occupe pas de ceux-là », écrit-il dans sa préface (Thibodeau, 1988 : 7). Pourtant, il ne suffit que de jeter un coup d'œil aux entrées de la lettre « A » pour constater que sont aussi répertoriés des mots relevant du français commun mais qui reçoivent un traitement phonétique particulier à la Baie Sainte-Marie. Par exemple, le verbe abandonner se présente à la première page comme « abandounne/abandonner [sic.] », dans un souci de représenter la tendance à l'ouïisme qui caractérise plusieurs variétés de français acadien, y compris celui de la Baie Sainte-Marie (Flikeid et Richard, 1993 : 137), tandis que l'entrée pour le mot arbre « Abre », un peu plus bas, se passe de définition mais précise que le mot « est presque toujours prononcé âbre » (Thibodeau, 1988 : 9). Faisant écho à l'organisation de l'ouvrage de Poirier, les entrées alphabétiques de l'ouvrage sont suivies par une liste de mots organisés par catégories représentant l'environnement naturel de la Baie Sainte-Marie¹⁴. Celle-ci est précédée d'une entrée intitulée « La grammaire de Marc et Philippe », qui regroupe plusieurs considérations qui débordent du domaine à proprement lexical, la plupart étant plutôt d'ordre phonétique, mais qui comporte aussi certaines informations un peu impressionnistes sur l'évolution de la langue française dans la région ou sur les règles de syntaxe qui lui sont propres :

14. À partir de la page 189 et jusqu'à la page 261, Pascal Poirier dresse un inventaire des « expressions particulières » au français acadien en les regroupant en différentes catégories comme « le Firmament, la Neige, la Glace, la Forêt, la Mer, Coquillages et poissons » (Poirier 1928, p. 190-205)

Quant au parler de Marc et Philippe, c'est-à-dire celui employé par la population de Clare depuis l'arrivée des premiers habitants jusqu'au début du vingtième siècle, on peut difficilement déduire aucune règle fixe, ni d'orthographe, ni de syntaxe. Depuis le début du vingtième siècle la langue anglaise a changé énormément le parler à la Baie Sainte-Marie. (Thibodeau, 1988 : 133)

Ainsi, l'image que donne Thibodeau du parler qu'il décrit est celle d'un parler hors norme, pour lequel, parce qu'il n'adhère pas aux règles codifiées dans les grammaires courantes, il « est impossible de déduire des règles fixes » et qui tend à disparaître au profit de l'anglais. Cette section fournit aussi certaines informations sur les aspects phonétiques du parler de la Baie Sainte-Marie qui viennent compléter celles qui se retrouvent parfois dans les entrées, comme la première entrée de la lettre « E » :

À la Baie Sainte-Marie, le « e » ne sait pas toujours où se placer quand il accompagne le « r » ; autrement dit, il y a souvent métathèse. On dit berbis pour brebis. Aussi « e » devient souvent « a » ; derrière pour derrière. (Thibodeau, 1988 : 46)

Cette description impressionniste mais tout de même hautement didactique, dans laquelle la lettre « e » est personnifiée, décrit d'abord le phénomène d'interversion (par synecdoque, le terme métathèse est plus souvent utilisé à la Baie pour désigner l'ensemble de ces phénomènes de phonétique combinatoire) (Flikeid et Richard, 1993 : 136-137), puis celui de l'ouverture du [ɛ] en [ɑ] (Flikeid et Richard, 1993 : 138). Les commentaires sur la prononciation qui peuplent les entrées—on en note aussi pour le phénomène de palatisation et d'affrication à la lettre [d] (Thibodeau, 1988 : 43)¹⁵—font écho à ceux qui concluent l'ouvrage¹⁶. En référence au phénomène bien connu de la dénasalisation du son [ẽ] en [ɔ̃] en syllabe ouverte accentuée, qui est représentée dans la nominalisation de la variété « acadjonne » et qui est un des traits les plus emblématiques du parler de la Baie Sainte-Marie (Flikeid et Richard, 1993 : 139)¹⁷, Thibodeau écrit que « selon le contexte un mot peut être prononcé correctement : j'peux-t-y a'oir du pain et du beurre? J'ai un dictionnaire en main » (Thibodeau, 1988 : 134). À ces considérations d'ordre plus phonétiques s'ajoutent, dans cette section sur la grammaire de Marc et Philippe, des remarques sur la morphologie, notamment la conjugaison des verbes avoir et être et aussi des remarques d'ordre syntaxique comme l'emploi des prépositions : « à » est souvent employé au lieu de « de » ; *le garçon de Marc, le fils à Marc* » (Thibodeau, 1988 : 133). On apprend aussi que le « à » est souvent employé là où il n'est pas requis ; à tous les jours pour chaque jours tous les jours. On

15. Dans *Le parler de la Baie Sainte-Marie*, Thibodeau réserve une section entière à « dj » qu'il traite à tort comme une diphtongue : « le “dj” est très souvent employé dans le parler de Marc et Philippe. On le trouve comme diphtongue au début du mot ou dans le corps du mot »

16. Notamment sur la lettre « A » que l'on décrit comme « souvent dur : râpure cârottes, chârette » (Thibodeau, 1988 : 133), pour désigner une prononciation plus postérieure de la voyelle ouverte qui s'accompagne d'un allongement vocalique

17. Flikeid et Richard (1993, p. 146) fournissent plusieurs références sur ce phénomène qui avait d'abord retenu l'attention de Massignon (1949).

entend *hier à soir* pour hier soir. On peut en dire autant de “au”; *demain au soir* pour demain soir » (1988 : 133).

4.3. La langue de Rose-Alba

La référence au français standard, tel qu'il est présenté dans les ouvrages de référence comme le dictionnaire Le Robert ou dans *le Bon usage* de Maurice Grévisse, est toute aussi présente dans le glossaire qui accompagne le livre *Parlez-Moi de Rose-Alba: Ses Monologues* (2013), paru sous la plume de Marie-Adèle Deveau (*1939)¹⁸. Dans l'hommage à Rose-Alba qui accompagne ce petit recueil, paru aux éditions Marc Lescarbot dans « l'intention de préserver les monologues de Rose-Alba, improvisés par Anne-Marie Comeau, pour sauvegarder le vocabulaire et la culture propres à la région de Clare » (Deveau, 2013 : 9 – je souligne), le parler acadien est présenté comme étant « difficile à écrire et à lire » (2013 : 9). La source de ces problèmes n'est pas tant lexicale, comme la plupart des mots « vient souvent du vieux français », mais plutôt phonétique et / ou morphologique :

Il y a aussi l'affaire de la prononciation et des métathèses [...] dans le parler local de Clare, ce qui cause parfois des problèmes. [...] Et pour ce qui est de la manière dont les verbes sont conjugués.... J'allons; ils allont... Ça c'est une autre histoire! (Deveau, 2013 : 9 « Hommage à Rose-Alba »)

L'auteure des monologues affirme avoir mis de côté certaines règles de grammaire « afin de garder la saveur du parler de Rose-Alba ». Ces « “erreurs” » peut-on lire « sont là pour faciliter la compréhension du dialecte de Rose-Alba » (Deveau, 2013 : 9).

Le glossaire, qui accompagne les 20 monologues recueillis dans ce recueil, présente un amalgame hétéroclite de termes principalement attestés au sud-ouest de la Nouvelle-Écosse « amingler » (immobiliser par la force physique), « gârlaisse » (fille mal élevée), « même-tchais » (marais) et « moyaque » (personne mal-élevée, effrontée)¹⁹, de canadianismes « asteur » « asteure », « allan » (élan), « frette », « greyer », puis de termes relevant du français commun mais qui sont épelés dans le glossaire de sorte à représenter une prononciation particulière soit à la Baie Sainte-Marie, soit au français aca-

18. Interprété par Anne-Marie (Muisse) Comeau (*1942) à partir de la fin des années 70 sur les planches de théâtre et dans les festivals communautaires, le personnage humoristique de Rose-Alba se présente sous les allures d'une vieille dame (on la surnomme d'ailleurs « la Sagouine de la Baie Sainte-Marie »). Travaillante et débrouillarde, Rose-Alba est une femme d'origine modeste qui a élevé une famille nombreuse avec très peu de moyens.

19. Pour chacun des termes, j'en fournis entre parenthèses la définition qu'en donne le glossaire. Dans le Dictionnaire acadien d'Yves Cormier, « Amingler » n'est attesté que pour le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse, « garlaise » est attesté pour le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse, le Cap-Breton et la Gaspésie, « même-tchais » se retrouve sous les graphies « mame-quai » ou « mametchai » et même en renvoi de la graphie « mêmechet » au sud-ouest de la Nouvelle-Écosse et aux Îles de la Madeleine, et, même si moyaque se retrouve partout pour désigner un oiseau marin, ce n'est qu'au sud-ouest de la Nouvelle-Écosse qu'il désigne une personne stupide (Cormier, 1999, p. 65; 229; 268 [273]; 282)

dien: « âbe » (arbre), « aide » (aide), « Amaritchonne » (Américain), « apperniont » (apprenient) et « auhordie » (aujourd'hui).

Dans ces réécritures phonétiques de mots relevant du français commun, ce sont les mêmes phénomènes phonétiques qui sont retenus que ceux notés par Thibodeau, à savoir la postériorisation du a (pour âbe), la diphtongaison des voyelles orales (Flikeid et Richard, 1993 : 139), le traitement des voyelles nasales en finale absolue (particulièrement le [ɛ̃] prononcé [ɔn]), la palatalisation et l'affrication des consonnes vélaires devant le yod, l'interversion, et l'articulation pré-vélaire des consonnes chuintantes (Flikeid et Richard, 1993 : 139). Comme chez Thibodeau, le glossaire de Rose-Alba s'accompagne de quelques notes sur des particularités phonétiques de la Baie qui précèdent la liste alphabétique de termes répertoriés dans le glossaire. Au nombre de trois, ces notes portent sur le phénomène de l'ouverture de la voyelle antérieure mi-ouverte [ɛ] en [a] (Flikeid et Richard, 1993 : 138), les métathèses mentionnées dans « l'hommage », et les onomatopées. Pour le premier phénomène, celui-ci s'appuie sur la description qu'en fait Pascal Poirier :

[...] « dans l'ancienne langue, devant “l” et “r,” le “e” se change en “a”; *alle, tarre, mar, pour elle, terre, mer.* (Pascal Poirier). Exemple : Alle a été à la mar... du taftera vart... Alle avait faim. » (Deveau, 2013 : 103).

Comme chez Thibodeau, le terme métathèse recouvre davantage de phénomènes d'interversion (*ergarder, gueurnouille, guerlot, erbutter*) que de métathèse dans les exemples qui sont fournis et Deveau s'appuie sur la définition qu'en donne le *Nouveau Petit Robert* (2007) pour décrire ce phénomène. Quant aux onomatopées, c'est le *Bon usage* de Maurice Grevisse qui en fournit une définition (Deveau, 2013 : 103)²⁰.

Chose particulière dans le glossaire de Rose-Alba est la présence d'emprunts à l'anglais mais qui sont prononcés à la française, comme « bicycule » (*bicycle*), « crémitâter » (*cream of tartar*), « frosture » (*frosting*), « pantrée » (*pantry*), « wasse » (*worse*). Ceux-ci côtoient aussi des mots anglais prononcés en anglais mais qui, contrairement aux premiers, se présentent dans le glossaire en italiques « *board* », « *harness* », « *haul* », « *scallops* ». Tenus comme responsables de l'évolution—ou de la disparition progressive—du parler des Acadiens de Clare depuis l'établissement de Port-Royal, les mots que Rose-Alba emprunte à l'anglais sont dit-on, pour la plupart « débarbouill[és] avant d'être adopt[és] » (Deveau, 2013 : 9). Leur inclusion dans le glossaire de Rose-Alba détonne avec la tradition lexicographique en Acadie où, depuis Poirier qui leur consacre tout de même une section entière (Poirier, 1928 : 271-282), ils sont le plus souvent exclus des listes de mots appartenant au français acadien, se rangeant dans la catégorie d'emprunts et n'étant pas de fait admis comme faisant partie de la langue que l'on cherche à décrire.

20. Bien qu'elle se réfère à ces deux ouvrages, étalons de la norme du français standard, dans la définition qu'elle fournit des phénomènes de métathèse et d'onomatopées, dans un cas comme dans l'autre, Deveau n'en fournit pas la référence complète.

4.4. Rozèta Klar pour parler comme quelqu'un de Clare

C'est un peu la même logique qui prévaut dans le dernier artefact de mon corpus. Paru en pleine pandémie sous la plume de Jean LeBlanc et de Jean Louis Belliveau (2020), *Tu Pùra Ét De Klar Si Ke/ Tu pourrais être de Clare si / You might be from Clare if...* (TPEDKSK) est un ouvrage trilingue en graphie phonétique acadjonne, en orthographe française et en anglais, établissant, ne serait-ce que dans sa mise en page, des frontières claires entre les trois langues qui s'y côtoient. La première partie de TPEDKSK se présente comme un recueil de particularités culturelles propres à la région de Clare dans la tradition des blagues de Jeff Foxworthy (*1958) « *you may be a redneck if...* »²¹. Dans cette première partie de l'ouvrage, chaque entrée complète le titre du recueil avec une phrase courte qui décrit une habitude des gens de la région de Clare, comme leur tendance à préférer les entrées latérales ou secondaires des maisons pour y entrer:

Tu Tâ Hama Sarvi, Dla Pârt Dänävä, Pùr Rättré, Dun Mézö, Dä Klar

Tu n'as jamais utilisé la porte d'en avant pour entrer dans une maison de Clare

You have never used the front door to enter a house in Clare. (LeBlanc et Belliveau 2020 : 20)

Chaque entrée est accompagnée d'une illustration ou d'une photographie qui, apprend-t-on sont toutes « *unless otherwise specified [...] by Jean LeBlanc, self described savant* » (LeBlanc et Belliveau, 2020 page des droits d'auteur).

Dans un article consacré aux blagues de Foxworthy, véritable industrie à la fin des années 80 et au début des années 90, J. David Thomas démontre, à partir d'une analyse sémiotique fine du concept de « pollution », comment ces blagues, qui s'appuient sur des stéréotypes sur les blancs américains pauvres vivant en milieu rural au sud des États-Unis, ont contribué à établir des frontières intra-raciales entre différentes catégories de groupes blancs américains. Ainsi les blagues sur les *rednecks* de Jeff Foxworthy permettent, selon Thomas et Anne Shelby, aux Américains blancs de rejeter tous les torts sociaux de la société américaine, particulièrement le racisme, mais aussi les histoires les plus sordides d'inceste, sur ces autres blancs, permettant aux blancs américains de se protéger de cette pollution morale. Comme le décrit Thomas :

The boundary between the redneck and the non-redneck is at times a complex, porous, fault-line that defines a normative whiteness by using pollution codes to stigmatize White outsiders through the use of humor. By constructing this boundary between the redneck/non-redneck and marking redneck identity as polluted this more normative, mainstream whiteness is insulated and protected from intra-racial threats. (Thomas, 2016 : 12)

21. Originaire d'Atlanta, Jeffrey Marshall Foxworthy est un humoriste, comédien, auteur, et présentateur à la radio et la télévision, particulièrement connu pour sa série de blagues « You might be a redneck », populaires au début des années 1990.

Si dans la perspective de Shelby et celle de Thomas, ces blagues sur les rednecks sont surtout destinées à un public qui ne fait pas partie du groupe qu'elles ciblent, même si Shelby reconnaît qu'elles connaissent une certaine popularité parmi ceux qui y reconnaissent les milieux dans lesquels ils ont grandi mais qu'ils ont quitté (Shelby, 2000 : 156), le recueil *Tu Pura Ét De Klar Si Ke...* et les blagues qu'il contient semblent bien davantage destinés à une consommation locale. Faisant référence par exemple à la popularité de la chaîne de magasin de vêtements usagés Frenchy's, un des fleurons de l'économie locale, où les gens de la région se targuent régulièrement d'avoir déniché des marques américaines de luxe à des prix ridiculement bas, les auteurs écrivent :

Pur Parét Safistiké, Tu di, Ke Té Parti, Magaziné, (Ché Fräswâ)

Pour paraître haut-de-gamme, tu dis que t'es allé magasiner chez François

To seem high class you say that you're going shopping at chez François. (LeBlanc et Belliveau, 2020 : 44)

Cette blague ne prend tout son sens que lorsqu'on connaît bien la région et qu'on reconnaît l'engouement et l'attrait qu'y exerce la chaîne de magasins Frenchy's.

Au-delà des blagues sur la région et ses particularités qui se présentent, à la différence des blagues de Foxworthy, comme une sorte de célébration des gens de la région et de leur fierté acadienne (plusieurs entrées portent sur le drapeau acadien, la chanson « bienvenue en Clare » et la généalogie), le recueil s'accompagne aussi d'une dernière section à portée beaucoup plus linguistique. Cette dernière section est présentée exclusivement en graphie phonétique acadjonne. Il s'agit d'un système phonétique mis au point par le co-auteur de l'ouvrage Jean Louis Belliveau (1942-2024), qui a été le fondateur du Cercle linguistique de la Baie et qui a consacré une bonne partie de sa vie à la promotion et la mise en valeur de la langue de la région (White 2018). Sous l'intitulé « JL Vùla Klarifyé **Lé Zafar** - Pluzyêr Sistèm, Pluzyêr Rozèta », Belliveau revient sur son travail pour rendre la langue de la région de la Baie Sainte-Marie plus accessible. C'est dans cette section que le sous-titre de l'ouvrage, « Rozèta Klar²² », prend tout son sens. Dans un clin d'œil à la méthode rapide d'enseignement des langues étrangères, Rosetta Stone®, « Rozèta Klar » se veut un système pour apprendre et préserver la langue de la région de Clare. Dans cette section, Jean Louis Belliveau passe en revue tout ce qu'il a fait, et la formation qu'il a reçue pour l'amener à élaborer son système pour représenter, préserver et promouvoir la langue acadienne :

22. La mise en page de l'ouvrage et de sa page-titre ne permet pas de déterminer s'il s'agit du sous-titre ou du nom de la collection dans laquelle l'ouvrage s'insère. Chose certaine, les autres publications du cercle linguistique de la Baie ne comportent pas ce sous-titre.

JL Â Pasé, Par Pluzyèr Sistèm, Pluzyèr Rozèta, Ä Kùmäsä Par, Lèkâl Däläs, Lé Skut, Ètarprèt Pür Lé Tùrist, Le Mârs Avèk Lé Hèm Radyo, Trwâ Sistèm Stèno, Sètän, TC, Së Tàn Arnê, Mâkten 2 Fwâ, Dalhawzi 2 Fwâ, La Sârbân, Dé Tân De Kùr, Du Swar É Dèté, Pür Un TC8, Dä Lé Zèkal²³. (LeBlanc et Belliveau 2020 : 218)

Toutes ces années d'étude lui auront permis de mettre au point son propre système d'alphabet phonétique, basé sur l'alphabet phonétique international. Semblable à l'API et influencé par lui, l'alphabet mis au point par Belliveau est censé faciliter le passage d'une langue ou d'une variété de langue à l'autre, afin de permettre à tout le monde de prononcer le français comme il le serait dans Clare. Il s'agit d'une première étape dans le rêve que s'était fixé Belliveau d'établir « È Dâktârâ, Dä Lé Lâg Akadjèn » où chaque région dialectale acadienne, autant de « Fasèt Dë Djamä », pourrait se servir de son alphabet pour représenter sa variété et ainsi « Pâlish Sa Fasèt » (LeBlanc et Belliveau 2020 : 219 « Ö Pê Si Ö Vë »)²⁴. À la section intitulée « Dä Rozèta Klar, » (LeBlanc et Belliveau 2020 : 220), Belliveau se sert de son alphabet pour montrer comment certaines expressions en français standard (représentées par son alphabet phonétique) seraient prononcées en acadien de Clare. Ainsi Rozèta, c'est-à-dire le système graphique, se présente comme un système qui permet le passage d'une variété du français à l'autre et, dans ce cas-ci, le système Rozèta Klar propose une méthode pour l'enseignement de la prononciation de l'acadjonne de Clare spécifiquement²⁵ :

23. Jean-Louis a passé par plusieurs systèmes, plusieurs Rosetta, en commençant par l'école dans l'Anse [des Belliveau, peut-être en référence à la petite école que Jean Louis, natif de l'Anse des Belliveau, aurait fréquenté en grandissant], les scouts, interprète pour les touristes, le morse avec le HAM radio [radioamateur], trois systèmes sténographiques, Sainte-Anne, le teachers' College, Sainte-Anne à nouveau, [l'Université de] Moncton deux fois, [l'Université] Dalhousie deux fois, La Sorbonne, des tonnes de cours du soir et d'été pour un certificat d'enseignement 8 (teacher's certificate class 8) dans les écoles.

24. Jean Louis rêve d'établir un doctorat dans les langues acadiennes. Chaque région dialectale acadienne sont [sic.] comme les facettes d'un diamant. Chaque région polit [ou *polish*] sa facette.

25. Pour les fins de l'article, j'ajoute entre parenthèse les expressions représentées

(Jos à Ambroise²⁶) Djo A Äbréz = Djäbréz

(Louis à Ben) Lwi A Ben = Lwa Ben

(Merci) Mèrsi = Marsi

(Merde) Mèrd = Mard

(Gueppe) Gèp = Djép

(Guerre) Gèr = Djar

(Homme) Âm = Ûm

(Pomme) Pâm = Pùm

(Un oignon) Ü Nâgnö = Ě Nâgnö (LeBlanc et Belliveau, 2020 : 220)

Cette section se termine d'ailleurs par une série d'exercices de lecture tirés des publications antérieures du Cercle linguistique de la Baie, dont un texte en anglais tiré de *AkamétiMùnzĚndSizn*²⁷, tant pour maîtriser le système graphique mis au point par Belliveau, que pour s'exercer à la prononciation des quatre voyelles nasales comme elles se prononcent dans la phrase classique « un bon vin blanc » en français standard, à Clare, à Paris en suivant l'évolution des voyelles nasales, et à Chéticamp, région reconnue pour être [ǣ] dominante, « Än Bă Vă Blä » (LeBlanc et Belliveau, 2020 : 220). Le système de Rozèta Klar ne saurait être complet sans les tableaux de conjugaison des verbes « Awar O Köpla » et de certains verbes au présent (aimer « Ěmé », parler « Par Lé », manger « Mäjä », être « Ét », dire « Dir », boire « Bwar », demander « De Mă Dé », pouvoir « Pù War » et finir « Finir ») (LeBlanc et Belliveau, 2020 : 226-227)

5. Conclusion

Au-delà de ces mots qui « proviennent du vieux français » ou qui gardent vivant le souvenir de la langue des colons déportés de Port-Royal, ce qui fait la spécificité linguistique de l'objet, selon les lexicographes profanes de la Baie Sainte-Marie, ce sont certains phénomènes phonétiques saillants représentés à l'écrit dans ces artefacts (les interversions et les métathèses, l'ouïsme, une seule des voyelles nasales²⁸, l'ouverture du [ɛ] en [a] et la palatalisation et l'affrication des consonnes vélaires [k]

26. Le prénom « Ambroise » à la Baie, se prononce de façon beaucoup plus fermée, soit comme /äbrwɛ :z/ mais le plus souvent, sous l'influence de la consonne allongée, comme /äbrwɛ :z/. Je ne suis pas certaine pourquoi Belliveau donne Äbréz comme la prononciation en français de référence

27. *Akaméti Moons and Seasons* : Il s'agit du seul livret de la série qui utilise le système graphique pour représenter l'anglais

28. En effet, comme représenté de façon caricaturale, et exagérée, par Jean Louis Belliveau dans sa reproduction de la phrase « Ě Bëw Vän Blëw » (un bon vin blanc), c'est tout le système des voyelles nasales qui est affecté en syllabe accentuée. La représentation de Belliveau ne tient pas compte de la position de la voyelle dans le mot phonétique, où, comme l'expliquent Flikeid et Richard, seule la voyelle finale (dans blanc) présenterait la neutralisation de l'opposition entre les sons [ǣ] et [ɔ̃], les deux voyelles se prononçant [ɛ^w] ou [ɛ^{w̃}] en position accentuée (Flikeid et Richard, 1993, p. 139-140).

et [g] et, dans une moindre mesure, le traitement des consonnes chuintantes) et certaines particularités morphologiques (le *je collectif*, la désinence traditionnelle ont pour la 3^{ème} personne du pluriel ou la fréquence d'utilisation du passé simple, évoquée dans Thibodeau et chez LeBlanc et Belliveau). Ces artefacts contribuent à définir les contours de la variété du français « Acadjonne » qu'ils construisent et qu'ils font exister en la définissant.

La langue qui est représentée dans ces artefacts, le parler de la Baie Sainte-Marie, est plutôt celle qui y était parlée à un certain moment pas toujours précisé de l'histoire de cette communauté francophone établie le long des côtes de la Baie Sainte-Marie. Lorsque Thibodeau écrit « Quant au parler de Marc et Philippe, c'est-à-dire celui employé par la population de Clare depuis l'arrivée du début du vingtième siècle » (Thibodeau, 1988 : 133), il est clair que si pour lui, la langue de la Baie Sainte-Marie est restée la même entre le retour d'exil des premiers Acadiens en Nouvelle-Écosse et le début du vingtième siècle, elle n'est plus la même de nos jours. Pour lui, comme pour les autres auteurs de mon corpus, la langue décrite est menacée et les artefacts qu'ils nous présentent sont élaborés dans un souci d'en consigner une trace et de la rendre accessible aux jeunes générations qui l'entendent sans pour autant la parler avec la même richesse, préférant y substituer des mots d'anglais (Comeau, 1976a : 17).

Dans le *Dictionnaire Acajun* de Marc à Paul à Jos, dans le *Parler de la Baie Sainte-Marie, Nouvelle-Écosse* de Thibodeau, dans *Parlez-moi de Rose-Alba : ses monologues*, recueillis par Deveau et, dans une moindre mesure, dans les capsules culturelles de *TPEDKSK* de LeBlanc et Belliveau, les formes linguistiques énumérées plus tôt sont associées à un certain type de personnage un peu caricatural, que j'appelle ailleurs les figures de l'empremier (White, 2020). Ainsi ces entreprises de descriptions populaires du parler de la Baie Sainte-Marie, ces travaux de lexicographies profanes, s'accompagnent souvent de mises en scène de ce que Asif Agha appelle des figures caractérolologiques, qu'il définit comme « any image of personhood that is associable with a semiotic display itself—such as the use of an accent—and thus detachable from the current animator in subsequent moments of circulation » (Agha, 2003 : 243). Les formes décrites et représentées dans les artefacts de mon corpus, celles qui ensemble constituent l'« Acajun », le « dialecte Acadjonne », « le parler de la Baie Sainte-Marie », ou « Lakadjân de Klar » sont le plus souvent associées à des personnes âgées, comme Rose-Alba, comme les deux dames mises en scène au début du « Dictionnaire Acajun » de Marc à Paul à Jos, ou comme Marc et Philippe et Mélonie et Philomène. Comme Barbara Johnstone l'explique en s'appuyant sur le concept d'enregistrement d'Asif Agha (Agha, 2007), cette association entre formes linguistiques et identités sociales ou personnages-types contribue à l'*enregistrement* de la variété décrite :

When people start to use correlations between forms and contexts to do semiotic work, we can say that the forms have been ENREGISTERED (Agha 2007 a). That is to say that the forms have come to be associated with a « register » of speech. A speech register, in this sense is a way of speaking linked with a social identity, a persona, or a situation. (Johnstone, 2013 : 69)

Ainsi, à la Baie Sainte-Marie, les ouvrages de description linguistique profane ne contribuent pas uniquement à véhiculer une certaine image de la variété du français qui y est parlée, ni même à en fixer certaines normes ou en délimiter les frontières. En effet, ils contribuent aussi à donner une certaine image des locuteurs de cette variété : des personnes d'un certain âge, gardiens fragiles de la langue des premiers Acadiens revenus d'exil, une langue qui comme eux et avec eux, est appelée à disparaître.

Références

- Achard-Bayle, Guy et Amélie Cure (2008), « Trivial Pursuit: Abécédaire d'identité pop-folk à l'usage des linguistes, suivant l'usage profane et savant », *Pratiques*, n^{os} 139-140 (Linguistiques populaires?, sous la dir. De Guy Achard Bayle et Marie-Anne Paveau), p. 29-57.
- Agha, Asif (2003), « The Social Life of Cultural Value », *Language and Communication*, n^o 23, p. 231-273.
- Agha, Asif (2007), *Language and Social Relations*, New York, Cambridge University Press.
- Arrighi, Laurence, Isabelle Violette, Basile Roussel et Alexandra Snider (à paraître), « 140 ans de linguistique acadienne: Bilan et perspective », *Port-Acadie*, n^{os} 40-41.
- Auclair, Nicolas, Catherine Frigon et Gabriel St-Amand (2023), *Faits saillants sur la langue française en Nouvelle-Écosse en 2021*, disponible sur https://www150.statcan.gc.ca/n1/fr/pub/89-657-x/89-657-x2023006-fra.pdf?st=Gi38V-f_ [page consultée le 3 juillet 2025]
- Boudreau, Éphrem (1988), *Glossaire du vieux parler acadien: Mots et expressions recueillis à Rivière-Bourgeois (Cap-Breton)*. Montréal, Éditions du Fleuve.
- Comeau, Phil (1976a), « Le dialecte "Acadjonne" des Acadiens de la Baie Ste-Marie [N.-E.] ». *Le Petit Courrier*, 15 avril 1976, p. 17.
- Comeau, Phil (1976b), « Le dialecte "Acadjonne" des Acadiens de la Baie Ste-Marie », *Le Petit Courrier*, 22 avril 1976, p. 11.
- Comeau, Phil (1976c), « Le dialecte "Acadjonne" des Acadiens de la Baie Ste-Marie », *Le Petit Courrier*, 27 mai 1976, p. 12; 17.
- Comeau, Phil (1976d), « Le dialecte "Acadjonne" des Acadiens de la Baie Ste-Marie », *Le Petit Courrier*, 19 août 1976, p. 9-11.
- Cormier, Yves (1999), *Dictionnaire du français acadien*, Montréal, Fides.
- Deveau, Marie-Adèle (2013), *Parlez-moi de Rose-Alba*, La Butte, L'imprimerie Lescarbot.
- Flikeid, Karin (1989), « Moitié anglais, moitié français? Emprunts et alternance de langue dans les communautés acadiennes de la Nouvelle-Écosse », *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée*, vol. 8, n^o 2 (Bilinguisme et diglossie), p. 177-288.
- Flikeid, Karin (1994), « Origines et évolution du français acadien à la lumière de la diversité contemporaine », dans Raymond Mougeon et Édouard Beniak (dir.), *Les origines du français québécois*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 275-326.
- Flikeid, Karin et Ginette Richard (1993), « La baie Sainte-Marie et l'île Madame (Nouvelle-Écosse): Comparaison phonétique entre deux variétés acadiennes », *Francophonies d'Amérique*, n^o 3, p. 129-146.

- Fritzenkötter, Stefanie (2014), « H'allons Back à la Baie ! - Aspects of Baie Sainte Marie Acadian French in a 2011 corpus », *Études canadiennes / Canadian Studies*, n° 76, p. 43-56.
- Fritzenkötter, Stefanie (2015), *Das akadische Französisch an der Baie Sainte-Marie / Neuschottland / Kanada. Ausgewählte soziolinguistische, morphosyntaktische und lexikalische Aspekte in einem jugendsprachlichen Korpus*. Erich Schmidt.
- Fritzenkötter, Stefanie (2016), « BACK à la BAIE ?! La particule adverbiale BACK dans le parler acadien de la Baie Sainte-Marie (Nouvelle-Écosse, Canada) », dans Ingrid Neumann-Holzschuh et Béatrice Bagola (dir.), *L'Amérique francophone – Carrefour culturel et linguistique. Actes du 10e Colloque international « Français du Canada – français de France », Trèves 19-21 juin 2014*, Berlin, Peter Lang, p. 191-204.
- Gauvin, Karin (2014), « L'activité lexicographique en Acadie des Maritimes: Bilan et perspectives », *Minorités linguistiques et société/Linguistic Minorities and Society*, n° 4, p. 42-81.
- Gesner, Edward (1986), *Bibliographie annotée de linguistique acadienne*. Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme.
- Johnstone, Barbara (2006), « How to Speak Like a Pittsburgher: Exploring the Role of a Folk Dictionary in the Production of a Dialect », communication présentée au colloque SS16, Limerick.
- Johnstone, Barbara (2013), *Speaking Pittsburghese: The Story of a Dialect*, New York, Oxford University Press.
- King, Ruth (2008), « Chiac in context: Overview and evaluation of Acadie's *joual* », dans Miriam Meyerhoff et Naomi Nagy (dir.), *Social Lives in Language – Sociolinguistics and multilingual speech communities. Celebrating the work of Gillian Sankoff*, Amsterdam/ Philadelphie, John Benjamins, p.137-178.
- Le Petit Courrier (1937), « M. Henri Krichepou et Luc à Baptiste à Mandé (Nos deux philosophes) », *Le Petit Courrier*, 17 février 1937, p. 7.
- LeBlanc, Jean et Jean Louis Belliveau (2020), *Tù Pùra Ét De Klar Si Ke... Tu pourrais être de Clare si... You might be from Clare if...* Anse-des-Belliveau, publié à compte d'auteur.
- Massignon, Geneviève (1949), « Le traitement des voyelles nasales finales dans les parlers français du sud de la Nouvelle-Écosse », *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, n° 45, p. 129-134.
- McCool, Sam (1982), *Sam McCool's New Pittsburghese: How to Speak Like a Pittsburgher*, Pittsburgh, Hayford Press.
- Meney, Lionel (2000), *Dictionnaire québécois-français pour mieux se comprendre entre francophones*, Paris, Guérin.
- Mercier, Louis et Claude Verreault (2002), « Opposer français standard et française québécois pour mieux se comprendre entre francophones? Le cas du *Dictionnaire québécois français* », *Français moderne*, vol. 70, n° 1, p. 87-108.

- Niedzelski, Nancy. A. et Dennis Preston, (2000), *Folk Linguistics*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- Peter, Benjamin et Chantal White (2022), « “La variété la mieux conservée du français acadien” : le rôle des ouvrages linguistiques pour la culture de la langue », dans E. Eggert et B. Peter (dir.), *Kultur(en) der regionalen Mehrsprachigkeit / Culture(s) du plurilinguisme régional / Cultura(s) del plurilinguismo regional : Kontrastive Betrachtung und Methoden ihrer Untersuchung und Bewertung*, Berlin, Peter Lang, p. 117-152.
- Petraş, Cristina (2016), *Contact de langues et changement linguistique en français acadien de la Nouvelle-Écosse. Les marqueurs discursifs*, Paris, L’Harmattan.
- Poirier, Pascal (1928), *Le parler franco-acadien et ses origines*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire.
- Preston, Dennis (2002), « What is Folk Linguistics? », *Malbryting*, n°6, p. 13-23.
- Shelby, Anne (2000), « The “R” Word: What’s So Funny (and Not So Funny) about Redneck Jokes », dans Dwight B. Billings, Gurney Norman, et Katherine Ledford (dir.), *Back Talk from Appalachia: Confronting Stereotypes*, Lexington, University Press of Kentucky, p. 153-161.
- Thibodeau, Félix (1972), « Dans note temps avec Marc et Philippe—Introduction et 1ère rencontre: Les rogations », *Le Petit Courrier*, 15 juin 1972, p. 19.
- Thibodeau, Félix (1988), *Le Parler de la Baie Sainte-Marie (Nouvelle-Écosse): Le vocabulaire de Marc et Philippe*, Yarmouth, les Éditions Lescarbot.
- Thomas, J. David (2016), « Jeff Foxworthy’s Redneck Humor and the Boundaries of Middle-Class American Whiteness », *Sage Open*, vol. 6, n° 2, p. 1-15.
- Vincent, Nadine (2020), « Qu’est-ce que la lexicographie parasite? Typologie d’une pratique qui influence la représentation du français québécois », *Circula: Revue d’idéologies linguistiques*, n° 11, p. 107-123.
- White, Chantal (2018), « Jean Louis Belliveau : l’affirmation d’une contre-légitimité linguistique à la Baie Sainte-Marie (portrait Baie Sainte-Marie) » dans F. Martineau, A. Boudreau, Y. Frenette et F. Gadet (dir.) *Francophonies nord-américaines : langues, frontières et idéologies*, Québec, Presses de l’Université Laval, p. 515-520.
- White, Chantal (2020), « Sur les traces de la Marichette... Prise de parole féminine dans les chroniques de la Ruspéteuse 1980-1981 », dans J. Thibeault et al. (dir.) *Paroles et regards de femmes en Acadie: d’hier à aujourd’hui*, Québec, Presses de l’Université Laval, p. 179-215.